

Projets: La Duchère à Lyon
Miami, ville globale
Caracas, par Henri Coïn
Les "trois récits" de Bernardo Secchi
Eugène Dabit et la ville
L'invité: Paul Clavier

Revue

URBANISME

Dossier :

Villes européennes : quels modèles ?

www.urbanisme.fr

novembre
décembre
2004 n° 339
18 €

BIENNALE D'ARCHITECTURE DE VENISE

L'ANTITHÈSE DE 2002

Jusqu'au 4 novembre 2004, la neuvième Biennale d'architecture de Venise a de nouveau présenté un ambitieux panorama des tendances de l'architecture et de l'urbanisme dans le monde : exposition internationale de projets, pavillons nationaux et expositions parallèles. Visite de **Pierre Laconte**, urbaniste belge, président de la Fondation pour l'environnement urbain.

L'exposition internationale, dirigée cette année par Kurt Forster – historien de l'art et de l'architecture zurichois –, était l'antithèse de celle de 2002, consacrée à l'insertion de l'architecture dans son environnement urbain. Le thème retenu cette fois était la "métamorphose" de l'objet architectural lui-même, sans référence ni à un projet de ville, ni à l'histoire du lieu d'implantation. Kurt Forster défend l'idée que l'architecture connaît une mue libératrice par rapport à ses contraintes traditionnelles, notamment en matière de stabilité (grâce aux possibilités de l'ingénierie, des techniques de construction et des logiciels, les immeubles peuvent être façonnés comme des sculptures), de rapport au sol (on peut construire sur pilotis), de matériaux (on peut expérimenter des matériaux composites), de durabilité (le cycle de vie des immeubles se raccourcit), d'esthétique et d'environnement urbain. L'édifice contemporain se présente plus que jamais comme un organisme isolé créant sa propre atmosphère et son propre métabolisme. Les préférences de Kurt Forster vont à des "hyper-projets" comme le musée des Confluences à Lyon (Coop Himmelblau) et à des architectes tel Peter Eisenman. Ce dernier déclara en recevant son prix que son rêve était de construire un auto-grill sur une autoroute italienne. L'absence de Koolhaas fut digne de celles de la Calas.

Paradoxalement, l'enfilade de projets iconiques, commandes de villes soucieuses d'affirmer leur identité propre, donnait une impression de répétition du même projet d'un continent à un autre. La maquette de la nouvelle Foire de Milan par Arata Isozaki ressemblait à s'y méprendre à celle d'un ensemble du même architecte à Osaka.

L'exposition internationale comprenait un panorama de quelque quarante projets et maquettes de lieux de concert. Le projet primé, une salle de concert à Stavanger, est l'œuvre du consortium belgo-danois Plot (Julien De Smedt et Bjarke Ingels).

Diversité des pavillons nationaux

Contrairement à l'exposition internationale, les pavillons nationaux étaient aussi divers que les visions que se font de l'architecture les ministères responsables et leurs maîtres d'ouvrage délégués. Le pavillon belge par exemple, confié par le ministère de la Communauté flamande au Vlaams Architectuur Instituut, fit l'objet d'un concours remporté par le projet "Kinshasa" (Filip De Boeck et Koen Van Synghele). Ceux-ci confièrent à leur tour la réalisation visuelle du pavillon à la photographe bruxelloise Marie-Françoise Plissart. Cette manifestation d'ouverture culturelle et son résultat, très remarquable (y compris le catalogue et les vidéo-inter-



Photos: Eric Vandenberghe/Urbanisme



views) incitèrent le jury à lui décerner le grand prix (Lion d'or).

Le pavillon français, réalisé par Françoise-Hélène Jourda, était consacré à la ville durable (tant les lieux de travail que les lieux de vie) et comportait d'intéressants vidéo-dialogues entre architectes de plusieurs pays, disponibles sur Cédérom.

Les pavillons nordiques, groupés autour du thème "Our Nature", et le pavillon de Singapour, intitulé "Tropical Gentility", reflétaient le même souci.

Quant au pavillon allemand (Valentina Ferguson), il était consacré à la ville émergente et à diverses tentatives de recréer des lieux de centralité ("Epicentres at the Periphery"). La conférence de presse devait cependant faire apparaître que ce discours polarisateur ne pesait guère face au rouleau compresseur de la construction d'autoroutes et à l'incitation que représente la gratuité de leur usage à une dispersion toujours accrue des lieux de travail, de résidence et de loisirs. Les économies en voiries et réseaux divers dont les développements urbains denses font bénéficier la collectivité sont en général ignorées.

Le pavillon hollandais (Linda Vlassenrood) reprenait la même problématique sous le titre "Hybrid Landscapes - Designing for Sprawl". Enfin, le pavillon du Luxembourg (François Valentiny), sous l'intitulé "A Heterogeneous Mentality", était consacré à la migration quotidienne, notamment celle des fonctionnaires européens, et aux problèmes qu'elle pose pour la ville de Luxembourg.

Projets de ville

Les expositions parallèles étaient, comme toujours, une biennale en soi.

"Cities on Water" (exposition flottante réalisée par Rinio Brutomesso), à l'opposé de l'exposition inter-

nationale, s'intéressait exclusivement à des projets de ville. Chaque projet retenu avait évidemment une composante aquatique et comportait une référence historique. Le panorama était saisissant et digne d'une longue visite. Mentionnons, parmi d'autres, la renaissance d'Alexandrie à partir de la Bibliothèque en front de mer, Hambourg, Barcelone, Bilbao, Gênes et New York (à travers la rénovation de leurs anciens quais).

Séoul, sous le titre "Back to a Future", montrait la recréation d'une voie d'eau historique traversant toute la ville, qui avait disparu dans les années 1960 lors de la construction d'une autoroute urbaine. Exemple d'autant plus intéressant que, à Bangkok ou à Athènes, on continue de recouvrir des voies d'eau par des autoroutes sans considération pour leur effet de réchauffement du microclimat et leur pollution.

Digne d'intérêt également, l'exposition "Stations, places for Cities", équivalent italien de l'exposition allemande sur la renaissance des gares présentée à l'occasion de la Biennale de 1996. L'exposition montrait en détail quatre projets de gares nouvelles conçues par des architectes internationaux (Napoli Afragola par Zaha Hadid, Roma Tiburtina par Paolo Desideri, Torino Porta Susa par une équipe comprenant Jean-Marie Duthilleul, et Firenze Belfiore par Norman Foster). Citons enfin la remarquable exposition "Spaceplacelab", dans le beau palais Zenobio, consacrée au parc naturel de Hombroich, près de Düsseldorf. L'objectif de ce projet est de transformer une zone d'agriculture intensive en un paysage mi-urbain, mi-rural (COS 0,10) fait d'espaces boisés ou consacrés à l'horticulture, de prairies et de petites constructions groupées, laboratoire pour un autre mode de vie que celui du lotissement.

Pierre Laconte



LE REGARD DE L'HISTORIEN JEAN CHESNEAUX SUR LE PAVILLON FRANÇAIS

C'est dans une *temporalité évolutive* que s'inscrivent les maquettes françaises de Venise. Leur vision des quartiers nord de Paris en 2014, 2034 et 2064 procède d'un *devenir* souple et ouvert, et non d'un futurisme-artefact noué sur lui-même. Issue de la précédente, chaque étape laisse le champ libre à la suivante.

L'à-venir de la capitale est ici pensé en termes de priorités sociales : la résidence, le stockage, la circulation des choses et des gens, les déchets. Et l'originalité des réponses, au-delà de leur audace technique, se trouve dans *un retour en force de la nature dans l'espace urbain*.

D'un côté, un insolite cimetière vertical, une large colline multifonction à quinze niveaux, des champs photovoltaïques, des déchets vitrifiés devenus matériaux bon marché, des "véhicules individuels non-polluants" pliés dans le sac à dos. De l'autre, vingt-trois "poumons verts" qui occupent 50% du site, des cochons noirs paissant librement, des zones boisées. On plante, on irrigue, on aménage de vastes bassins et des réseaux de circulation par eau.

Si ces trois projets semblent ignorer les enfants - ici le grand absent -, ils s'ouvrent au *surgissement de l'inattendu* (formule de Walter Benjamin) : la crise des "bergers" asociaux en 2034, l'arrivée massive de réfugiés chinois en 2064. On est ici "en temps réel", et non dans l'éther apolitique des années 1960.

Une grosse réserve : selon la commissaire Françoise-Hélène Jourda, cette opération-Venise serait une manière de "jeu" prospectif, lequel sent par trop son post-moderne. N'est-ce pas sous le signe de la *responsabilité* que, portés par une angoisse toute "virilienne", nous affrontons la crise de nos mégapoles ?

Jean Chesneaux